

Miguel-Angel Berlanga

Sens de la perception

Cécile Boucher

Numéro 126, printemps 2005

La chaîne de production

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41215ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boucher, C. (2005). Miguel-Angel Berlanga : sens de la perception. *Liaison*, (126), 28–31.

MIGUEL-ANGEL BERLANGA

SENS DE LA PERCEPTION

Par Cécile BOUCHER

LE TRAVAIL DE MIGUEL-ANGEL Berlanga se déploie dans un ordre temporel infini et réfléchit sur un visuel intangible et sublime. « L'art n'a de sens que dans la mesure où il nourrit l'esprit de celui qui le crée en l'amenant par l'observation à modifier ses habitudes de perception. » Ses œuvres, habitées par la réflexion philosophique, la poésie et l'harmonie, traduisent une optique sagace.

La prolifération des images sous toutes les formes qui caractérise notre époque incite Berlanga à faire taire ce chaos mental en créant des œuvres d'apparence minimaliste, mais chargées de contenu métaphorique. La physique quantique, le bouddhisme et l'alchimie sont des références qui organisent ses œuvres. Des citations philosophiques sous-tendent la conception de ses installations et nous parlent de plénitude et de vacuité, de fusion et d'interdépendance. « Tout est dans tout », affirmait Anaxagore au IV^e siècle av. J.-C., rejoignant ainsi la pensée bouddhiste.

Décrivant sa démarche, l'artiste détourne subrepticement la formule de Lavoisier¹ pour dire que : « Rien n'existe, rien ne se crée. Tout n'est que transformation. » Ainsi voit-on poindre un des sentiments qui fondent son œuvre, l'intelligence du vide, la représentation de réalités qui, à l'échelle de l'infiniment petit, ne sont qu'apparentes.

Pour marquer la durabilité de cette vision, il se rapporte à la théorie atomiste élaborée par Démocrite et Épicure aux V^e et IV^e siècles avant notre ère, qui — sur les traces de Leucippe — considérèrent la matière comme constituée d'atomes indivisibles et éternels, se mouvant dans le vide, où ils se combinent et se dissocient. Ces notions trouveront un prolongement dans la science moderne et viendront étayer les théories de la physique quantique.

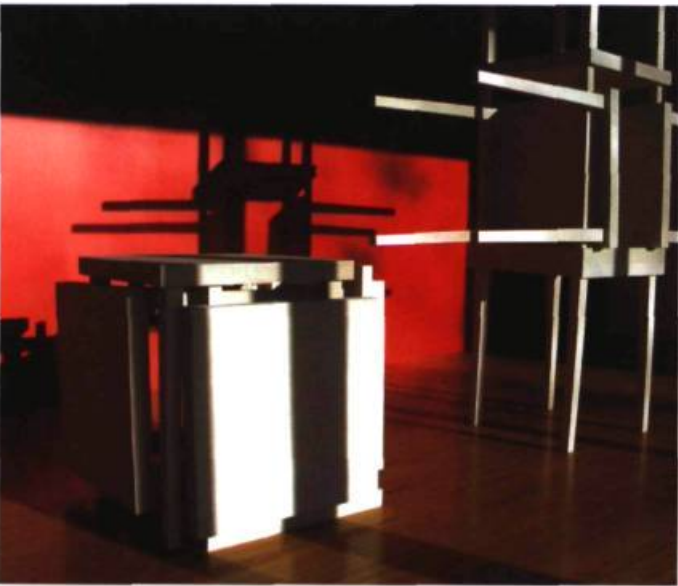
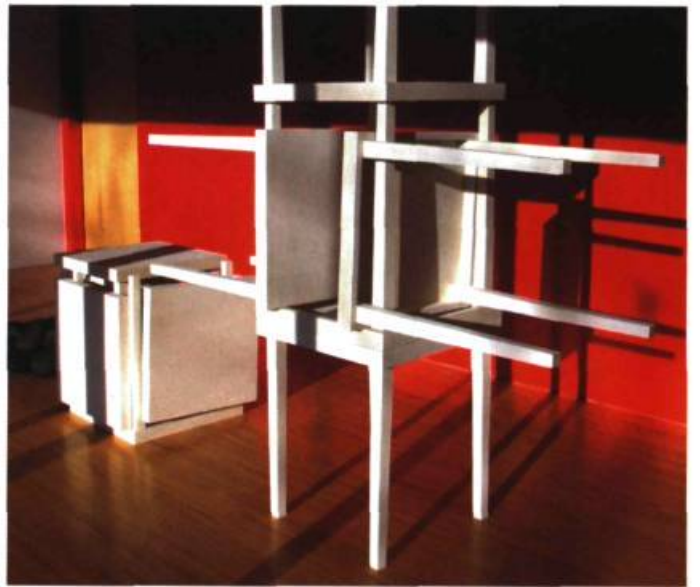
Né à Madrid, Berlanga vit et travaille à Ottawa depuis 1972. Il a d'abord exploré la peinture et le relief, individuellement et en collectif, avec A & B associés (en association avec René Pierre Allain), au début des années 1980, et le groupe Agricole (avec Marion Bordier et Jose Mansilla-Miranda), dans les années 1990. Ayant poursuivi une production picturale avec une dextérité exceptionnelle, il

se consacre à présent à décrypter l'espace avec l'acuité visuelle et spirituelle confirmée par son expérience de peintre. Ses œuvres se composent de reliefs en creux, de formes tracées, gravées, définies dans l'aire tridimensionnelle et y prenant corps.

Son exposition récente à Axe Néo7 se déroule selon les trois temps du processus alchimique : l'œuvre au noir, l'œuvre au blanc, l'œuvre au rouge. Intervient ici Hermès Trismégiste, « trois fois grand », le messager des dieux, mythique fondateur de l'alchimie, auteur de la « Table d'Émeraude ». Hermès affirmait d'ailleurs : « Rien de ce qui existe véritablement ne se perd. » (*Corpus hermeticum*, IX) Soulignons que c'est du nom d'Hermès que viennent les mots « hermétique » et « herméneutique », nous renvoyant à la connaissance secrète et à l'interprétation des signes et des symboles. C'est donc dans la voie du mystère et du non-dit que peuvent ici se déployer mots, concepts et travail artistique.

Dans l'œuvre au noir (qui représente, pour les tenants de l'alchimie, l'étape de la dissolution et, figurativement, de la mort), l'obscurité et la lumière s'entrecroisent dans un témoignage sensoriel revisité. Le jour, des lettres percées dans le mur, formant le mot « LUX », sont traversées par la lumière venant de l'extérieur, avant d'être progressivement habitées par les différentes tonalités du crépuscule, puis, par le vide obscur. Le terme importe : *lux*, en latin, désigne la lumière incréée, qui échappe à notre entendement, par opposition à *lumen*, la lumière physique ou de la connaissance. L'œuvre est intitulée « Lux et fer » et suggère par sa phonétique Lucifer, ange de lumière déchu. Plus loin, dix ouvertures sur le dessus d'un caisson d'acier permettent à un projecteur de sculpter le vide, et aux volutes d'encens d'y découper des espaces fugaces : l'œuvre s'intitule « Corpus hermeticum ».

L'image d'une tête lisse, vue de l'arrière, se projette sur l'acier d'une soucoupe concave, figure fuyante de forme et du regard. Une double allégorie s'offre ici, celle d'une antenne parabolique disposée en hauteur et donc inaccessible, mais aussi l'allusion à un récit



détourné, obscur, celui de la parabole. Cette projection est ingénieusement intitulée « SATellite Antenne », en insistant sur les majuscules.

L'œuvre au blanc (la purification) présente, à l'instar de Colette Whiten, un relief en creux intitulé « Refaire le vide ». Il s'agit du moulage de l'arrière d'une tête rase et dénudée, qui fait pendant à l'image en projection dans l'œuvre au noir. Cette tête, bien qu'encadrée en négatif dans le mur, semble pourtant en saillir, notre perception étant confondue par un astucieux éclairage vers le haut. « Faire face au vide, c'est le remplir de rien », selon la pensée zen.

La matérialité prend un sens inattendu dans un texte inscrit au mur en braille. Les matrices de points en relief (ici, du même blanc que le mur et donc peu visibles) utilisées dans ce système forment des compositions dont la reconnaissance n'appartient qu'aux initiés. Avec les six boutons disponibles, c'est l'absence, la présence et la disposition des points qui donnent l'interprétation et l'information du texte par le toucher. La signification en demeure cachée, vide de sens, pour ceux et celles qui ne se sont pas instruits de cet alphabet.

Berlanga a gravé dans le placoplâtre son poème intitulé « L'autoportrait ». Le texte révèle une symbiose de l'artiste et de son œuvre, il nous offre une dimension somatique personnelle inattendue. Taillées dans le placoplâtre avec une précision chirurgicale, les lettres vidées de leur matière resplendent pourtant de vie et d'émotion :

« trois points de suspension
si je ne suis ni ma chair ni ma peau...
trois points de suspension
ni la chaleur de mon corps ni l'air qui entre et sort...
trois points de suspension
ni les atomes qui me composent
si rien de tout cela n'est vraiment moi
ni mon urine ni mes excréments
si je ne suis... trois points
que mes multiples fragments
mais qu'aucun n'est vraiment moi...
trois points de suspension »

Passant à l'œuvre au rouge (qui, dans le domaine alchimique, représente la fusion, l'union du corps et de l'esprit), Berlanga s'inspire d'une allégorie utilisée par Platon, Bertrand Russell ainsi que dans la pensée bouddhiste. La table utilisée comme support dialectique devient prétexte pour une installation changeante, touchant la notion de matérialité. Dix tables de bois, simples et rudimentaires, s'empilent en face d'un mur peint en rouge, elles seront déplacées, replacées au fil du temps par l'artiste, ainsi que dix pierres. L'action de l'artiste souligne que rien n'est immuable ni éternel dans l'Univers. Les pierres, lisses, toutes imprégnées de noir durable comme leur lieu d'origine, la rivière des Outaouais, évoquent à la fois la pierre philosophale et le cours d'eau du recommencement perpétuel. Enfin, l'œuvre en salle se complète, se reflète dans une maquette, comme la métaphore d'un archétype.

Les titres de chacune des œuvres de l'exposition témoignent de la puissance de l'écriture, en faisant allusion au mystique et au caché : « Corpus hermeticum », « SATellite ANtenne », « Lux et Fer », « Point(s) de vue », « Refaire le vide », « Tables de matière/Les instables ». Ainsi qu'il l'a déjà écrit : « Un mot vaut mille images quand il s'adresse à l'esprit ». L'écriture apporte donc leur signification aux œuvres.

Le contenu des fragments transcrits sur le mur est essentiel, vital. Ils contiennent le fondement des vues de Berlanga, ses croyances, ses réflexions. En 1998, il gravait à même le mur : « Pour parvenir à la contemplation parfaite, l'esprit a besoin de purification. La raison est purifiée quand elle se dégage de toutes les représentations sensibles, elle est encore plus purifiée quand elle est complètement libérée des productions de l'imagination, elle est parfaitement purifiée quand elle est libre des raisonnements philosophiques. » (Saint Bonaventure, *Commentaires sur le premier livre des Sentences de Pierre Lombard*).

Il faut apprécier la facture et la présentation des extraits qui, inscrits dans et sur le mur, le découpent comme un murmure perfore le silence. L'artiste respecte le cadre normal de l'inscription textuelle. Qu'elles soient gravées ou en braille, les lignes tiennent dans un rectangle régulier, comme sur la page d'un livre. Le relief en creux des lettres (procédé en négatif, utilisé dès l'Antiquité) fait contraste avec le relief positif du texte en braille (une invention du XIX^e siècle). Évocation double : d'abord, de l'effacement graduel, superficiel des messages gravés sur les structures antiques ; mais surtout, de la pérennité de leurs enseignements. La durabilité du message côtoie ainsi la précarité des œuvres, qui, comme une illusion, dureront le temps que durera l'exposition.

Dans un dépouillement remarquable, les œuvres de Miguel-Angel Berlanga fascinent par leur grande quiétude. Elles disposent à la contemplation et à l'introspection par leur propos, leur épurement et leur qualité d'exécution. L'image s'intercale entre la volonté et l'action, entre le toucher et la vue, elle s'estompe devant le rayonnement de l'énergie positive et négative. Flegmatiques, ses œuvres retrouvent le legs transmis par les époques passées à une humanité en perpétuel besoin d'enseignement et de conscientisation. Retenant la conception de Spinoza, que « matière et pensée ne sont qu'une seule et même chose », Berlanga nous rappelle que l'homme, être cosmique, appartient à un univers énigmatique, formé de particules toujours incertaines, mutantes, indéfinissables. ■

Cécile Boucher, bachelière en arts visuels de l'UQO, boursière du Canada et du Québec, soutient une production en art actuel au Canada et à l'étranger. Elle participe activement au milieu artistique de l'Outaouais. Son travail a été primé à Cracovie et à Vancouver.

1. Lavoisier disait : « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. »

